

Histoire(s) de famille

Lettre à M. Escudier de la France Musicale

Ponce (île de Porto-Rico), le 20 décembre 1857

Je m'embarquai à la Havane le 2 juin pour Saint-Thomas, où je comptais prendre la goélette *Isabel*, qui fait régulièrement le service entre la Guayra et Saint-Thomas. Le 6 au matin, nous avions en vue les côtes de Saint-Domingue, aujourd'hui Haïti. Je montai sur le pont. Une pluie froide commençait à tomber. Les passagers descendirent au salon, et je restai seul. Appuyé sur le bastingage du navire, je contemplai le paysage désolé qui se déroulait devant moi : de grandes montagnes dont les croupes amaigries laissaient parfois percer la pointe décharnée d'une roche, de solitaires palmiers se penchant mélancoliquement sous le vent, une plage déserte, un horizon dont les lignes tourmentées se perdaient dans un ciel d'orage, tout dans cette sombre nature me parlait à l'imagination et me rappelait les épisodes sanglants de cette lutte dans laquelle presque toute ma famille succomba lors de la terrible insurrection des nègres. Mon aïeul, le comte de Bruslé, gouvernait alors le quartier de la Petite-Rivière. Sa famille fut une des premières contre lesquelles s'acharnèrent les bandes de Biasson ; mes grands-oncles et leur famille massacrés, mon aïeul s'échappant sous les vêtements d'une vieille mulâtresse wondou (magicienne), sa nourrice, et courant, malgré ses soixante-dix ans, se mettre à la tête des troupes coloniales où il se fit tuer héroïquement ; ma grand mère recueillie, demi-nue et mourant de faim, par un vaisseau anglais ; nos plantations saccagées, nos maisons incendiées, notre immense fortune anéantie, tels furent pour nous les premiers effets de cette guerre d'extermination entre deux races qui n'avaient de commun que la haine implacable qu'elles nourrissaient l'une pour l'autre.

Mon grand-père et la plupart des colons émigrèrent à la Nouvelle-Orléans ; un grand nombre se réfugia aussi à Santiago de Cuba, où il se consacra à la culture du café. Aujourd'hui, l'aristocratie de la Louisiane et de Santiago sont presque exclusivement d'origine dominicaine, et les nègres de la province orientale de Cuba parlent encore le français des colonies de préférence à l'espagnol.

J'avais si souvent entendu raconter dans mon enfance l'histoire des malheurs et de la ruine de notre famille, que je fus saisi d'un sentiment indicible de mélancolie à la vue de cette terre funeste, dont le nom évoquait dans mon esprit tant d'images douloureuses. Je me reportai au temps où j'écoutais le récit des massacres du Cap, et des combats livrés dans les mornes par mon grand-père aux nègres des Gonaïves. Mes souvenirs, enchaînés entre eux par une mystérieuse affinité, surgissaient un à un, lucides et frappants d'un passé depuis longtemps oublié.

Je me retrouvais à la Nouvelle-Orléans, je revoyais notre vieille maison des remparts, dont la lourde et massive architecture remontait à la domination espagnole, et la grande cheminée où Sally, la négresse Congo, faisait tous les soirs « boucaner » des patates sous la cendre. Accroupis sur la natte, les nègres, moi et tous les enfants de la case nous faisions alors cercle autour de ma grand-mère pour écouter à la lueur tremblante du foyer, l'histoire de *John Bras-Coupé*, le nègre marron du Bayou-Sarah, qui remplissait toute la Louisiane du bruit de ses sanglants exploits, et tenait tête, depuis dix ans à toutes les expéditions envoyées à sa poursuite. Il courait sur ce héros de nos savanes de singulières rumeurs : tantôt, c'était un chasseur dont la balle s'était aplatie sur la poitrine de Bras-Coupé, tantôt un enfant égaré dans

les « cyprières » dont on retrouvait le corps bizarrement mutilé, tantôt un détachement de troupes qui s'était hasardé jusqu'au repaire du bandit, et qui disparaissait sans que l'on pût en retrouver aucune trace. Les nègres assuraient que son regard fascinait, qu'il pouvait se rendre invisible, et qu'il se nourrissait de chair humaine. Bref, Bras-Coupé était devenu un personnage merveilleux, un héros de légende dont l'existence était mise en doute par quelques esprits forts, mais dont le nom n'était jamais prononcé qu'à voix basse et en tremblant. Aussi n'oublierai-je jamais l'immense sensation que produisit la nouvelle de la capture du brigand.

Il fut pendu sur la place d'Armes, en face de la vieille cathédrale espagnole. Le malheureux était atteint d'un scorbut épouvantable, et l'odeur que répandait son cadavre, deux heures après l'exécution, était tellement infecte que l'on dut l'enterrer de suite, contrairement à l'ordonnance qui le condamnait à rester accroché à la potence pendant deux jours. Parfois la vieille Sally interrompait la narration de ma grand'mère pour exorciser un « zombi » (esprit malin), dont elle avait, disait-elle, senti le souffle sur son visage. Nous jetions alors des regards inquiets sous le grand lit à colonnes dont nous frémissions de sonder les profondeurs, et, nous serrant les uns contre les autres, nous rétrécissions le cercle autour de grand'mère, qui, après s'être signée dévotement et avoir réprimandé Sally, reprenait son récit où elle l'avait laissé. La veillée se terminait ordinairement par les merveilleuses aventures du compère « Bouqui » (le Jocrisse des nègres), que nous récitait pour la centième fois quelque vieux noir de l'habitation.

Une singulière particularité des contes nègres, c'est qu'ils sont généralement précédés de certaines formules bizarres, de paroles sacramentelles dont le sens mystérieux nous échappe, mais dont l'origine est évidemment africaine. Avant de commencer, le conteur prononce à haute voix le mot : « *Tim-tim* » ; l'un des assistants répond gravement : « *Bois sec ;* »--« *Bois cassé, tchou macaque !* » ajoute un troisième, et seulement alors le conte commence. J'écoutais chaque soir avec un plaisir et un intérêt toujours nouveaux, les tribulations de *Bouqui*, bien que je les susse par cœur. Heureux privilège des premières impressions ! Ce plaisir et cet intérêt ont survécu aux années, et me font encore trouver un charme inexprimable à toutes ces naïves légendes de nos vieux nègres créoles.

Votre ami dévoué,

Louis Moreau Gottschalk